

# Mircea Cărtărescu

“J’ai éprouvé de la joie à l’état pur”

**L’auteur roumain raconte dans un roman pseudo-historique le destin d’un de ses compatriotes, obscur domestique qui devint empereur d’Ethiopie au XIX<sup>e</sup> siècle. Un chef-d’œuvre. Entretien avec l’un des meilleurs écrivains en exercice**

*Propos recueillis par Didier Jacob*

**C**’est la reine Victoria qui lui a offert ce pistolet à crosse de palissandre, et c’est cette même reine qui a envoyé un détachement de soldats britanniques pour le tuer : Téwodros II va mourir. Nous sommes en 1868. Né dans une famille humble, Théodoros rêve, depuis son plus jeune âge, de devenir le nouvel Alexandre le Grand. Il se forme au métier de pirate, écume les pays et les mers, veut égaler les exploits des héros de la mythologie, les dépasser même. Lecteur inlassable des romans à grand spectacle du XIX<sup>e</sup> siècle, Mircea Cărtărescu s’est inspiré de

la vie d’un héros qui exista réellement : il raconte son ascension fulgurante, ses conquêtes quasi napoléoniennes, sa cruauté aussi : le sang coule à flots, les supplices se succèdent, l’horreur se mêle au sublime dans une construction romanesque qui évoque les textes fondateurs, par sa richesse, sa profusion et son érudition (et l’incroyable traduction de Laure Hinckel). Plus que jamais, l’écrivain roumain – l’un des meilleurs en exercice – mérite le Nobel. L’aura-t-il cette année ? Du moins explique-t-il, dans l’entretien qui suit, comment est né ce roman monstre.

**L'idée de « Théodoros », votre nouveau livre, remonte à plusieurs années. Qu'est-ce qui en a retardé l'écriture ?**

Mon envie d'écrire « Théodoros » figure pour la première fois il y a trente ans, je crois bien, sous forme de mentions dans mon journal. L'histoire du jeune Valaque, fils de domestiques, hanté par l'idée de devenir empereur et qui finit réellement empereur, dans le royaume d'Éthiopie, me semblait déjà être un sujet idéal pour un roman, au même titre que le sujet du « Comte de Monte-Cristo », lui-même parfait : la chenille Dantès enfermée dans sa chrysalide du château d'If, où elle renaît sous la forme d'un papillon magnifique, tout puissant et omniscient. Mais pendant longtemps j'ai été accaparé par mes écrits subjectifs, concernés par ma vie intérieure, et dans lesquels j'ai exploré et décrit la carte entière de mon cerveau : « La Nostalgie », « Travesti », « Orbitor », « Melancolia » et « Solénoïde ». Je ne trouvais pas le temps pour le conte fabuleux qu'est « Théodoros ».

**« Salammbô » de Flaubert a-t-il été une influence – ou un repoussoir – pour écrire ce roman ?**

« Salammbô » est le modèle de tous les romans pseudo-historiques ayant suivi, et dans lesquels le mot-clé est « pseudo » : pseudo-documentaires, pseudo-précision historique, pseudo-qualité scientifique. La seule chose qui n'est pas « pseudo » dans ce type de romans est le style. Le livre de Flaubert est une hallucination historique parfaite au plan du style, ce qui est sa grande force et son grand ridicule aussi (parce que le style langoureux Art nouveau nous paraît aujourd'hui être sa propre parodie). Les scènes où l'héroïne apparaît provoquent l'hilarité, mais les batailles – tellement influencées par Hérodote – sont

incroyables, et ici je peux le dire : oui, les batailles de « Salammbô » constituent une influence réelle, tissée dans les pages de mon livre. Mais le seul livre dont j'ai eu l'ambition (déraisonnable) d'égaliser, avec « Théodoros », la force imaginative est « Cent Ans de solitude » de García Márquez.

**Comment avez-vous entremêlé autant de références littéraires, picturales, mythologiques, politiques, historiques – au risque peut-être d'y perdre votre santé mentale ?**

Au contraire, en écrivant « Théodoros » j'ai éprouvé de la joie à l'état pur. Je serais heureux que mes lecteurs la ressentent à leur tour, ne serait-ce qu'au centième de ce que j'ai vécu à ma table d'écriture. Tel Cervantès, je riais et je pleurais à chaque page. « Théodoros » a été écrit, comme tous mes livres, d'un seul jet, sans étape documentaire et sans remaniement ultérieur, dans un continuum d'inspiration. Cela a duré deux ans, peut-être les deux années les plus intenses et les plus productives de ma vie.

**Quand vous écrivez, vous dites que vous ne préparez rien. Comme Jon Fosse (prix Nobel de littérature 2023), qui écoute les mots tels qu'ils** ▶

**“ 'THÉODOROS' A ÉTÉ ÉCRIT, COMME TOUS MES LIVRES, D'UN SEUL JET, SANS ÉTAPE DOCUMENTAIRE ET SANS REMANIEMENT ULTÉRIEUR, DANS UN CONTINUUM D'INSPIRATION.”**

● **Théodoros**, par Mircea Cărtărescu, traduit du roumain par Laure Hinckel, **Noir sur Blanc**, 608 p., 27,50 euros.



↓ « La Bataille d'Alexandre » (1529), du peintre allemand Albrecht Altdorfer, dont est tirée la couverture du livre.

► **viennent et se contente de prendre sous la dictée ?**

Ma manière d'écrire a quelque chose de bizarre même pour moi, vous savez. En plus de ne pas avoir de synopsis, d'écrire toujours au stylo, de ne jamais modifier mon texte, je laisse le livre s'écrire de lui-même. Mais la chose qui m'étonne le plus est que j'utilise mon esprit comme une sorte d'imprimante en 3D qui construirait, par exemple, une automobile non pas pièce par pièce comme le fait l'industrie, mais par tranches très fines ajoutées les unes aux autres, du pare-chocs avant au pare-chocs arrière. C'est fou d'écrire comme ça, et pourtant c'est toujours ainsi que j'ai procédé. Je laisse mon esprit libre, car c'est lui, pas moi, qui produit le livre. Je ne suis que le minuscule jockey sur son cheval de course. Je n'utilise ni les éperons ni la cravache. Si

**“AUCUN RÉGIME POLITIQUE N'A ÉTÉ CAPABLE DE CHANGER MON STYLE.”**



je pouvais, je ne l'effleurerais même pas, je léviterais au-dessus. Parce que ce n'est pas le jockey, qui gagne la course, c'est le cheval. Plus il est libre, mieux c'est.

**Vous souvenez-vous de la Roumanie communiste ?**

**Est-ce que cette période vous hante ?**

J'ai vécu exactement une moitié de ma vie, trente-quatre ans, sous une dictature, et l'autre dans le monde libre. Les livres que j'ai écrits sous les deux régimes sont absolument équivalents en style et en degré de liberté. Aucun régime politique, aucune révolution n'ont été capables de changer mon style. Avant 1989, j'ai écrit « la Nostalgie », « le Levant » et quatre recueils de poèmes, aussi libres que ceux qui ont suivi. Entre-temps, j'ai vécu ma vie : j'ai été professeur d'école primaire dans un quartier excentré de Bucarest pendant dix ans (1980-1990), puis je suis devenu professeur universitaire. Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de la période communiste. Le communisme a été une autre planète, portant une flore spécifique, triste et grotesque. Une expérience horrible, que je ne cherche qu'à oublier.

**Vous avez une discipline de travail très stricte ?**

Dans ma vie quotidienne, je suis l'homme le plus simple du monde. Mais lorsque je m'assieds à ma table d'écriture, il se passe en moi une transformation profonde. Je deviens quelqu'un d'autre. Je deviens, en fait, mon livre, avec lequel je me confonds totalement. En écrivant, je m'oublie et j'oublie ce monde. Je vis ainsi deux vies, dans deux milieux différents et totalement étanches. Je n'écris que le matin, très peu à chaque fois, souvent une page ou deux. Cette lenteur est essentielle pour moi. On a dit que l'art de l'écriture requiert de la lenteur autant que l'art de l'amour, et cela

me semble très vrai. C'est peut-être pour cela que je préfère écrire à la main, tracer des boucles d'encre, et voir le niveau de l'encre baisser dans le réservoir du stylo, comme si c'était là qu'étaient concentrées toutes les histoires du monde, qui s'écoulaient sur les pages par l'intermédiaire mystique de la plume en or. Je n'appellerais pas ça une discipline, plutôt de l'autohypnose. J'ai toujours écrit dans un état de profonde transe.

**Avant de devenir empereur, Théodoros a rêvé de l'être, en lisant le « Roman d'Alexandre ». Quel livre a changé votre vie ?**

La moitié de ma vie, la nocturne, je l'ai passée à rêver, et l'autre moitié, à lire. J'ai toujours été et je suis encore un grand lecteur. Je dévore les livres, je lis dans tous les domaines, j'ai une curiosité universelle. Seule une petite partie de mes lectures sont littéraires. Je lis des textes scientifiques, philosophiques, mystiques, mathématiques, je lis des traités de résistance des matériaux et d'électronique. Je lis, en l'absence d'autre chose, les étiquettes sur les produits. Je lis énormément sur mon téléphone mobile. Je fétichise la parole écrite, qui m'attire comme la lavande attire les bourdons. Chaque livre lu a changé ma vie.

**On parle de vous pour le prix Nobel. Vous vous y préparez ?**

Maman a 95 ans et elle mériterait une dernière occasion de se réjouir. C'est la seule chose à laquelle je pense à ce sujet. Mais les prix ne sont pas faits pour apporter de la joie aux vieilles dames...

**Pouvez-vous décrire la pièce où vous travaillez ?**

Cela peut être n'importe quelle pièce, pourvu que j'aie un café brûlant sur la table et une porte fermée entre l'univers et moi. ●

(Traduit du roumain par Laure Hinckel)

Lire l'intégralité de cet entretien sur Bibliobs.com